

**Salim Djaferi
déconstruit sa cité au
Kunstenfestivaldesarts**

**'La tour HLM
de mon enfance
a disparu,
et mes
émotions
avec'**



FR L'incontournable Kunstenfestivaldesarts s'annonce une fois encore comme le rendez-vous phare de la création contemporaine à Bruxelles. Parmi les premières têtes d'affiche, le Bruxellois Salim Djaferi présentera son spectacle *Bâtir*, une exploration intime et documentée des cités HLM qui ont marqué son enfance.

Texte & photo **Sophie Soukias**

La tour tombe sans fracas. Pas d'explosion spectaculaire, pas de nuage de poussière façon journal télévisé. À Sevran, au nord-est de Paris, dans la cité des Beaudottes, la démolition se fait désormais par grignotage. Une immense mâchoire mécanique attaque l'immeuble étage par étage. « On voit vraiment les appartements se faire manger », dit Salim Djaferi. La scène est techniquement fascinante.

Ce jour-là, il est revenu aux Beaudottes pour accompagner sa mère et sa tante. C'est ici qu'il a grandi, dans cette grande cité HLM construite à partir des années 1950, connue en Seine-Saint-Denis pour son enclavement, sa forte concentration de logements sociaux, et, plus tard, pour une médiatisation intense liée aux violences urbaines et au trafic de drogue. Un quartier longtemps tenu à distance du reste de la ville, aujourd'hui en pleine transformation avec l'arrivée du Grand Paris Express. Le métro arrive enfin. Trop tard pour beaucoup.

Mais Salim Djaferi n'est pas seulement là en ancien habitant. Acteur, auteur et metteur en scène basé aujourd'hui à Bruxelles, il développe depuis plusieurs années un théâtre documentaire nourri de recherches de terrain, d'archives et de rencontres. Révélé par *Koulounisation*, spectacle consacré à la colonisation française en Algérie et au langage qui la traverse, il est venu assister à la destruction de sa tour aussi pour écouter, prendre note. Ce qu'il observe aux Beaudottes nourrit un nouveau spectacle, *Bâtir*, chantier documentaire ouvert en 2023, qui interroge les grands ensembles et ce qu'ils disent de l'histoire sociale et politique française.

NORMALISER

« Une dame du Grand Paris Express m'a expliqué qu'ils étaient en train de "normaliser" le quartier. J'ai trouvé ce mot ultra

violent. » Normaliser : rendre conforme, rendre fréquentable, effacer ce qui dépasse. Pour Salim Djaferi, le vocabulaire dit tout. Normaliser, cela veut dire détruire une tour, reconstruire plus propre, plus cher, plus mixte, mais sans ceux qui y vivaient. « Près de 70 % des habitants ont été relogés plus loin, là où le métro ne passe pas. Au moment où enfin il y a un accès au droit commun, des transports, des équipements sportifs, on vire tout le monde. »

Il était venu aussi pour capter des paroles. « Ce qui m'intéressait, c'était le discours du maire. Je me disais que ça pourrait servir. »

« Petit, je n'ai jamais rêvé de sortir de la cité. C'était plein d'amour, plein de partage »

Il avait pris son enregistreur. Réflexe de documentariste. Mais très vite, la méfiance s'installe. « Je me suis rendu compte que j'étais perçu comme un journaliste. Un type de France 2 qui va encore raconter n'importe quoi sur la cité. » Un pied dedans, un pied dehors. Il connaît cette position. À quel titre est-il là ? Ancien habitant ? Artiste ? Observateur ? Finalement, il range son micro. « Je ne suis pas France 2. »

Les personnes qui le regardaient avec suspicion sont d'anciens voisins. On se reconnaît. On parle. Puis la machine reprend son travail. La tour disparaît lentement.

« Moi, ça ne m'a rien fait. Et même ma tante, qui a vécu là longtemps, ça ne lui a rien fait non plus. C'est comme si un mécanisme de protection avait verrouillé nos émotions. » Ce détachement dit quelque chose de plus profond. « Quand tu es en logement social, tu sais que ton appartement, on peut en faire ce qu'on veut. Il peut être détruit du jour au lendemain. Tu dois dégager. Et toute ta mémoire est effacée sans que personne ne s'en offusque. » Pire : cet effacement est mis en scène, sous les discours officiels.

SAUVER LA MÉMOIRE DES HLM

Depuis les bidonvilles dans les années 1950, explique-t-il, il y a cette idée que les lieux de vie des populations issues de l'immigration, sont par nature temporaires, remplaçables. « Il y a une urgence à écrire l'histoire de ces endroits. À faire en sorte que la disparition concrète n'efface pas tout le reste. »

Sa cité à lui ou plutôt ses cités. Car enfant, il est ballotté de quartier en quartier autour de Paris. Il n'y repensait plus vraiment jusqu'à cette exposition, en 2018, aux Rencontres de la photographie d'Arles, consacrée à l'architecte Fernand Pouillon. « D'un coup, ça m'a catapulté dans mon enfance. » Le milieu de l'art s'intéresse aux grands ensembles. À ces architectures. À ces formes d'habiter. « Quelque part, il s'intéressait à moi. » Sauf que les images exposées ne représentaient pas la banlieue parisienne, mais deux grandes cités construites en Algérie, dans la périphérie d'Alger. Son pays d'origine. « Je ne savais même pas qu'il y avait des cités là-bas. Et elles ressemblaient énormément à celles que j'avais connues ici. »

Cette découverte le trouble d'autant plus qu'il a peu connu l'Algérie dans son enfance. Une ou deux fois, pas plus. L'été, la cité se vidait. Lui restait. C'est finalement l'écriture de son premier spectacle *Koulounisation* qui l'y ramène, des années plus tard, dans le cadre de ses recherches.

Autour de lui, enfant, beaucoup d'Algériens. Une homogénéité qui, sur le moment, ne posait pas question. « Petit, je n'ai jamais rêvé de sortir de la cité. C'était plein d'amour, plein de partage. Tu sors, tu retrouves tes potes. Tu ne sens pas les inégalités. Tu ne te rends pas compte que ton collège est l'un des pires car les profs n'ont pas envie d'être là. Les questions viennent après. Pourquoi cette concentration ? Pourquoi cette distance avec le reste de la ville ? »

Avec le temps, et les recherches, une intuition se précise. « Il y a une certaine idée

d'habiter que les architectes et les préfets ont ramené d'Algérie coloniale. Une façon d'imposer une manière de vivre à l'autre. « Et surtout, d'habiter sans l'autre, à distance de lui. On a besoin de l'immigré, mais on n'a pas spécialement envie de le croiser. » Au départ, rappelle-t-il, les grands ensembles en France sont une bonne nouvelle. Années 1950 : modernité, confort. Mais ils sont destinés à une population blanche de classe moyenne. Les populations issues des anciennes colonies, elles, restent dans les bidonvilles ou passent par les logements de transit.

Sa mère est passée par là. « Elle me disait : "J'ai l'impression que cet immeuble a été fait en attendant." » Officiellement transitoires, ces logements durent. Transitoires aussi parce que les habitants sont censés transiter vers la culture française. Quand Salim demande à sa mère pourquoi elle a habité dans telle ou telle cité, elle répond : « Ça s'est fait tout seul. » Or, les archives racontent autre chose.

Ce pressentiment se confirme pour Salim Djaferi au fil de ses recherches, notamment à la faveur d'une rencontre avec Janoé Vulbeau. Le chercheur en sciences sociales français travaille sur l'histoire du logement populaire à Roubaix, où il a mis au jour les mécanismes de relogement des années 1960 et 1970. Ce qu'il montre, c'est l'existence d'une ségrégation raciale à l'œuvre dans l'attribution des logements, sans jamais être formulée comme telle. À Roubaix, on démantèle les bidonvilles, on relogé, mais on

classe. « On attribue des notes, de A à D, en fonction de la distance à la culture française. Les Français ont A. Les Portugais et Espagnols B. Les Algériens C ou D. » C ou D, ce sont les cités de transit, mal construites,

« C'est un jeu de passe-passe de l'État français. On parle de culture, jamais de race »

éloignées du centre. « C'est un jeu de passe-passe de l'État français. On parle de culture, jamais de race. »

LA CITÉ PARTOUT

Aux Beaudottes, dans les années 1980, période où Salim Djaferi grandit, ce processus est déjà très avancé. « Le niveau de ségrégation est très élevé. » Puis viennent les politiques de « déconcentration », qui continuent de classer autrement : par nationalité supposée ou par typologie de logements. « On va dire que les F5 (4 chambres, NDLR) favorisent les problèmes

sociaux. C'est toujours la race, mais déguisée. »

Même en quittant la cité, cela ne disparaît pas. À Bruxelles, où il vit aujourd'hui, Salim Djaferi observe d'autres configurations urbaines. Les cités y sont souvent intégrées au tissu de la ville, non coupées par des autoroutes ou des voies rapides. « Urbanistiquement, c'est beaucoup plus positif. » Mais très vite, ses recherches l'amènent ailleurs. « Je me suis rendu compte que je ne pouvais pas limiter ça à une question d'architecture et d'urbanisme. »

Dans le bas de Forest où il habite un temps, il rencontre des adolescents qui n'habitent pas en cité. Des maisons mitoyennes, des façades semblables à celles des quartiers plus bourgeois de Saint-Gilles, à quelques rues de là. Une discussion s'engage sur les violences policières. « C'était flagrant de voir que c'est exactement le même phénomène de stigmatisation, de contrôle d'identité, d'arrestations quotidiennes », dit Djaferi. « Ces jeunes vivent la même chose que les jeunes des cités. C'est exactement pareil. Le problème est plus grand. Le problème, c'est la racialisation des gens. » *Bâtir*, à découvrir en mai au Kunstenfestivaldesarts, naît aussi de cette prise de conscience : partir des cités, mais ne pas s'y enfermer.

Bâtir de Salim Djaferi est à découvrir au Théâtre National du 27 > 30/5, dans le cadre du Kunstenfestivaldesarts, kfda.be

SALIM DJAFERI FILEERT ZIJN CITÉ

Het Kunstenfestivaldesarts belooft opnieuw hét hoogtepunt van de podiumkunsten te worden. Een van de eerste topacts op de affiche is de Brusselaar Salim Djaferi. Hij zal er *Bâtir* presenteren, een intieme en goed gedocumenteerde verkenning van de sociale woningen die zijn jeugd hebben gevormd. De voorstelling voert hem terug naar de Beaudottes, een buitenwijk van Parijs, waar hij de sloop van zijn flat observeert: geen spectaculaire explosie, maar een graafmachine die het gebouw verdieping voor verdieping afbreekt. Djaferi keerde samen met zijn moeder en tante terug naar die plek, een grote sociale woonwijk die vanaf de jaren 1950 werd gebouwd, lang geïsoleerd was en

vaak in het nieuws kwam, en die nu verandert door de komst van de Grand Paris Express, een metro die voor velen "te laat" komt. Veel bewoners zijn al elders gaan wonen. Djaferi is niet alleen een voormalig bewoner: hij is ook acteur, auteur en regisseur in Brussel. Hij brak door met *Koulounisation* en werkt sindsdien aan documentair theater, gevoed door onderzoek, archieven en ontmoetingen. In *Bâtir* duikt hij in de geschiedenis van sociale woonwijken en de zogenoemde "tijdelijke" huisvesting voor migranten: van sloppenwijken en transitflats tot herhuisvesting. Voor dat onderzoek sprak hij zowel met sociale wetenschappers als met jongeren uit Brusselse wijken.

SALIM DJAFERI DISSECTS HIS HOUSING ESTATE

The Kunstenfestivaldesarts once again promises to be a major highlight of the performing arts calendar. One of the first standout names on the bill is Brussels-based artist Salim Djaferi. He will present *Bâtir*, an intimate and carefully researched exploration of the social housing estates that shaped his childhood. The performance takes him back to Les Beaudottes, a suburb of Paris, where he observes the demolition of his former apartment block: not a spectacular explosion, but an excavator methodically dismantling the building floor by floor. Djaferi returned there with his mother and aunt, to this vast housing complex built from the 1950s onwards, long isolated and often in the news, now being

transformed by the arrival of the Grand Paris Express, a metro line that, for many residents, comes "too late." Many former inhabitants have already been relocated. Djaferi is not only a former resident; he is also an actor, writer and director based in Brussels. He came to prominence with *Koulounisation* and has since been developing documentary theatre rooted in research, archival material and encounters. In *Bâtir*, he explores the history of social housing and so-called "temporary" accommodation for migrant populations, from shantytowns and transit housing to successive rehousing schemes, drawing on conversations with social scientists as well as young people from Brussels neighbourhoods.